

On vous félicitera, mylord, d'avoir été nommé gouverneur-général du Canada, et, en ceci, on est très sincère, car chacun se dit qu'il voudrait bien être à votre place, afin de toucher cinquante mille piastres par an et les frais de représentation, mais en lui-même il ajoute : " Nous avons assez de Canadiens capables d'occuper ce poste et il est complètement inutile d'aller chercher si loin des gouverneurs."

Tout ceci soit dit sans aucune arrière pensée de méchanceté, car on a aucune raison de vous en vouloir, puisque vous êtes tout aussi honnête homme que nous, mais il est certain que même chez le peuple le plus démocrate de la terre, on se sert toujours un peu d'eau bénite de cour.

Malgré toutes les protestations de dévouement que vous recevrez, il est certain que dans quinze jours vous aurez déjà fait des mécontents, mais ceci est dans l'ordre des choses et vous devez assez connaître l'humanité pour le savoir.

On vous dira que l'on est certain que vous marcherez sur les traces de vos nobles prédécesseurs — entre parenthèses il est assez curieux de constater combien on se sert de ce mot noble dans ce pays où la noblesse de nom n'existe pas — mais je crois que vous feriez peut être mieux de sortir des sentiers battus et de faire du nouveau.

Si j'étais à votre place — ce qui ne pourrait guère arriver qu'à la faveur d'un cataclisme — je me servais de l'influence de mon nom et de ma position pour essayer de reformer complètement l'éducation des Anglais du Canada, éducation qui est négligée au possible. Je leur ferais comprendre que les grands airs de petits maîtres qu'ils affectent à l'égard de leurs compatriotes d'origine française les rendent tout simplement ridicules, et qu'ils ont encore beaucoup à apprendre avant d'être nos égaux sous le rapport de l'instruction et du savoir vivre. — Je parle de la généralité, car il y a des Anglais très bien élevés — Je tâcherais de leur faire perdre l'habitude de siffler et de coudoyer les femmes.

Je leur rappellerais l'excellent avis que Don Quichotte donnait à son fidèle ami, quand il lui disait : — " Souviens toi, mon fils Sancho, qu'il ne faut ni manger des deux mâchoires, ni roter au dessert."

Je leur conseillerais d'apprendre le français, de respecter les catholiques, de ne pas se griser à huis-clos après avoir prêché la tempérance, et de se bien persuader de l'idée qu'ils n'appartiennent pas exclusivement à la première nation du monde, attendu que toutes les nations marchent, invariablement et depuis la création, à la tête les unes des autres.

Je leur dirais peut-être aussi qu'il ne faut dire du mal des Français, devant moi, parce que l'Angleterre est une conquête essentiellement française, et que le premier Stanley qui a mis le pied sur la terre anglaise était un Français, compagnon de Guillaume le Conquérant.

Je ne m'en tiendrais pas aux paroles seulement, je donnerais une certaine somme, dix mille piastres par exemple, à la société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, pour l'aider à construire le monument national, je commanderais une statue de Jacques-Cartier à Hébert, un grand tableau d'histoire à Hamel, j'envverrais des fonds aux incendiés de Hull, je pousserais à la construction du pont de Québec, je m'abonnerais à tous les journaux canadiens français, bref j'emploierais mes revenus d'une manière convenable, certain que le bon Dieu me récompenserait dans un monde meilleur.

Quant aux adresses, je prendrais mon temps pour y répondre, ainsi que vous avez fait du reste lors de votre débarquement à Rimouski.

J'aurais encore bien des choses à dire, mais je craindrais d'abuser de l'attention que vous ne me prêtez pas et je m'en tiendrai là aujourd'hui.

\* \* On annonce la fin prochaine de feu l'amiral Nelson, dont la statue est érigée sur la place Jacques-Cartier.

Ce brave marin, dont l'Angleterre a le droit d'être fière et qui est mort en combattant sur son banc de quart, est dans un état déplorable, malgré les soins qu'on lui a prodigués, et il serait temps de remplacer sa statue par une autre qui offrirait un peu plus d'intérêt pour nous.

L'amiral Nelson a environ trois mille six cent

cinquante-deux statues dans l'empire britannique, et sa gloire ne pourrait guère souffrir de Comme il est grandement question de la démolir, on pourrait peut être arriver à un arrangement qui, à mon sens, satisfierait tout le monde, puisqu'il serait aussi un acte de justice.

la disparition de l'étrange monument de Montréal.

Comme notre population est mixte et que nous nous devons des égards les uns aux autres, notre devoir est de rendre hommage aux grands hommes des deux nations qui composent notre peuple, et, comme nous avons honoré pendant de longues années le grand amiral auquel le sort des armes a souri pendant ses luttes contre la France, il me semble qu'il est temps de profiter de l'occasion qui s'offre à nous pour ériger la statue d'un autre marin, l'illustre d'Iberville, qui a battu tant de fois les Anglais du pôle à l'équateur.

Je suis certain qu'il suffira d'émettre ce simple désir pour que nos compatriotes d'origine saxonne s'empressent de se rendre à ce vœu si légitime et souscrivent eux-mêmes au fonds destiné à l'érection du Jean-Bart canadien.

En ce faisant, ils montreront autant de grandeur d'âme que nous en avons montré nous-mêmes, et cette démonstration servira à resserrer encore les liens de profonde amitié qui nous unissent.

Vive d'Iberville !

*Jean-Louis*

## NOS GRAVURES

GUILLAUME II ET SON FILS



U moment où le monde entier a les yeux tournés vers Berlin, d'où vient de partir l'empereur Frédéric III, il nous paraît intéressant de publier le portrait du prince Guillaume, qui est appelé à succéder à son père.

L'empereur Guillaume II est né le 27 janvier 1859. Il a épousé à Berlin, le 27 février 1881, la princesse Auguste-Victoria, fille du duc de Sleswig-Holstein. Leur fils aîné, le petit Guillaume, représenté avec son père sur notre gravure, est né à Potsdam, le 6 mai 1882.

L'esprit militaire des Hohenzollern s'épanouit en lui dans toute sa force et son exclusivisme. Comme son grand-père Guillaume Ier, il aime l'armée, il en fait l'objet de ses constantes préoccupations. Nul colonel ne remplissait plus scrupuleusement ses devoirs que lui quand il rentrait au quartier du régiment de hussards rouges dont il était le chef.

Sa sollicitude envers l'armée se manifeste jusque dans ses sentiments familiaux. Ce n'est point sans orgueil qu'il regarde son fils aîné, âgé de six ans et vêtu déjà de l'uniforme de fusillier de la garde. L'empereur Guillaume II est soldat dans l'âme, dur envers lui comme envers les autres. Aussi est-il l'âme et l'émule de Bismarck, qui voit en lui le dépositaire des traditions militaires de la maison de Prusse, et qui l'a préparé par ses leçons et ses conseils à recevoir et à conserver les patrimoines que ses ancêtres ont conquis.

## NORMANDIE : PREMIÈRE COMMUNION

Les mains jointes, vêtue de blanc, coiffée de son calot de paysanne poitevine, une communiant, qui vient de recevoir l'hostie, retourne à son banc où l'ont déjà précédée ses camarades. Son fichus, orné de légères broderies, est retenu sur sa poitrine par un bijou d'aïeule, croix d'or suspendue à un cœur d'or. Son visage pur d'enfant, son regard candide et mystique, reflètent les sentiments de fervente piété qui l'animent lorsque, levant les yeux vers une Madone, elle murmure une courte prière.

L'artiste a admirablement exprimé dans son dessin, la naïveté, l'idéal religieux et charmant de cette scène qui laisse dans son souvenir d'enfance une trace si profonde et si durable.

## LA PAROLE D'UN INDIEN



DEPUIS un certain nombre d'années, les Américains, sous prétexte de civilisation, ont presque éliminé tout ce qui restait d'Indiens. Et comme le disait un savant voyageur français : " L'œuvre de destruction sera bientôt achevée, et c'est seulement dans les romans de Fenimore Cooper et du capitaine Mayne Reid qu'il faudra chercher le souvenir des anciens Peaux-Rouges. De la civilisation, on ne leur a fait connaître que les dangers. On leur a fourni plus volontiers des liqueurs dont on meurt que des instruments de travail dont on vit. Ce que les coups de fusil n'ont pas fait, l'alcool l'a achevé."

Cependant, personne ne peut nier leur caractère vraiment chevaleresque. Malgré la décadence profonde des races sauvages, malgré la vénalité de ce peuple, autrefois si magnanime, souvent encore il donne au monde civilisé des leçons d'honneur et de loyauté assez rare même chez les peuples qui méprisent ces rares barbares.

Voici ce qu'un témoin oculaire nous racontait :

Quoique la chose puisse étonner au premier abord, il n'en est pas moins vrai qu'il n'existe aucune prison dans les limites de la réserve de la tribu des Cherokee, située sur le territoire Indien. Il y a quelques temps, un Cherokee fut condamné à mort pour avoir tué un mineur au cours d'une querelle. Quelques personnes, qui s'intéressaient à son sort, présentèrent une requête au Congrès demandant de commuer la sentence. Comme la réponse ne devait arriver que deux ou trois mois après, le prisonnier fut relâché sur parole.

Je me trouvais présent, par hasard, quand le shérif reçut une lettre annonçant que la requête avait été rejetée, et que la justice devait suivre son cours.

— Pauvre homme ! me dit le shérif, il va être fusillé demain...

— Où donc est-il, ce meurtrier, je ne vois pas de prison aux alentours ?

— Oh ! il est chez lui !

— Comment ! un indien condamné à mort qui vit tranquillement chez lui ?

— Certainement, il est libre sur parole depuis près de trois mois. Nous n'avons pas de prison ici !

— Eh bien, je suppose que vous ne croyez pas qu'il va venir ici pour se faire fusiller ?

— Certes, oui, je le crois. Il sera ici demain, je l'ai envoyé chercher.

A ces mots, je ne pus m'empêcher de sourire ; cependant, afin de ne pas peiner le bonhomme qui, d'après moi, s'était laissé jouer avec une naïveté digne d'un fonctionnaire d'Etat, je n'en fis rien paraître,

Vers cet époque, je croyais encore profondément, d'après le récit de certains voyageurs, que les sauvages étaient tous, sans exception, de rusés fripons, n'ayant aucun sentiment d'honneur.

Aussi, le lendemain, je me tiens prêt à bonne heure pour être témoin de la déconfiture du shérif.

L'heure de l'exécution approchait. D'ailleurs, j'étais presque certain qu'il ne se montrerait pas, quand tout à coup, quelques minutes avant l'heure fixée, j'aperçus une cavalcade venant dans notre direction. A la tête se tenait un jeune Indien de belle apparence. Arrivé près de nous, celui qui paraissait être le chef descendit de cheval et se constitua prisonnier. Ensuite, il serra la main à tous ceux qui étaient présents, puis il donna sa selle à l'un, son cheval à un autre, enfin il distribua tout ce qui lui appartenait. Alors il choisit son meilleur ami, parmi ceux qui l'avaient accompagné, pour lui tirer le coup fatal. L'ami parut très flatté de cette marque d'amitié.

L'assassin se plaça à vingt-cinq pas, attacha une feuille sur sa tunique, vis-à-vis le cœur, et commanda le feu.

Son ami, un Indien comme lui, visa juste, et l'esclave de la parole donnée tomba foudroyé !

N'est-ce pas que les " visages pâles " peuvent quelques fois recevoir des leçons de pauvres " peaux-rouges."

ADAM MIZARE.